

passion» intronisé par Rousseau. JH 201 a certes raison de dire que «Rousseau ne mérite pas d'être érigé en modèle du roman par lettres de la seconde moitié du siècle», mais c'est que celui-ci reste essentiellement figé dans une esthétique classiciste déphasée par rapport aux tendances profondes du genre romanesque, alors que Rousseau montre le chemin de l'avenir, chemin qui marginalisera inexorablement le genre épistolaire.

Morten Nøjgaard  
Université de Odense

Margot Lindahl: *La conception du temps dans deux romans de Claude Simon*. Acta universitatis upsaliensis, Uppsala, Suède, 1991. 107 p.

De quelque côté qu'on aborde l'œuvre de Claude Simon, on en revient invariablement au *temps* : le temps historique dans lequel évolue l'humanité, le temps présent dans lequel est projeté l'individu et enfin le temps narratif par lequel les narrateurs simoniens restructurent à leur manière le chaos qui les entoure et qui les dépasse. Si les deux premières acceptions concernent la notion temporelle telle qu'elle est vécue par les personnages romanesques, la dernière relève de l'expérience temporelle du *lecteur* qui cherche désespérément des repères dans ce mélange de souvenirs, de rêves et d'événements bruts.

L'étude de Margot Lindahl se propose de rendre compte de ces deux aspects temporels, le temps en tant que structure et en tant que thème, en passant en revue deux romans marquants, *La Route des Flandres* (1960), sommet de la «période centrale», et *Les Géorgiques* (1981), ouvrage monumental de ces dernières années.

Après un rapide aperçu des deux romans, dont le premier est une prise de conscience individuelle portant sur une durée limitée, tandis que le second raconte un parcours de plusieurs siècles que seules la lecture et l'écriture rendent possible, nous abordons les procédés structuraux de part et d'autre. Dans *Flandres*, la structure temporelle est entièrement commandée par la prise de conscience ultérieure du personnage principal; dans *Les Géorgiques*, les différents centres narratifs comportent invariablement une réflexion sur le passé *et* sur le travail scriptural aux prises avec ce même passé; dans les deux cas, la *juxtaposition* de fragments épars rappelle constamment au lecteur que l'origine du narré est une conscience individuelle, tandis que la *superposition* de divers personnages, et, partant, de différentes époques, transforme la progression temporelle en mouvement circulaire.

Au niveau thématique, Lindahl opère une distinction importante entre le temps vécu comme une donnée préalable : *l'homme dans le temps* (historique, biographique), – et ce même temps comme un produit de la conscience humaine : *le temps dans l'homme* (dépendant de la mémoire et de l'imagination individuelles).

Dans un troisième chapitre : *Temps et langage*, le temps vécu par le lecteur est mis en rapport avec le principe bien connu des associations et des assonances, puis avec les notions de *rythme* et de *durée*, et enfin avec le recours fréquent à l'image figée, ainsi qu'aux figures en général (mises en abyme, mythes, symboles).

Le dernier chapitre : *Signification* – aborde la question du réalisme simonien, c'est-à-dire avant tout la réalité du texte même : ce que le lecteur peut suivre n'est pas le récit d'un passé effectivement vécu, mais une production scripturale par rapport à laquelle la diégèse est un sous-produit. En effet, «l'originalité de ces grands romans c'est l'invention du procédé de travail sur le matériel de chronique qui introduit des faits d'importance historique variable et le combine avec les descriptions faites par les témoignages des événements» (p. 83).

Dans l'ensemble, cette étude, qui n'est peut-être pas d'une très grande originalité, rend bien compte de la temporalité simonienne, à partir de deux romans-clefs dont le choix est particulièrement heureux dans ce sens qu'ils marquent des étapes importantes dans la vaste évolution de la vision temporelle chez Claude Simon. Or, au niveau des détails, on ne peut que constater un manque de rigueur assez regrettable, tant sur le plan des concepts théoriques que dans le domaine de l'analyse textuelle proprement dite.

Pour ce qui est des concepts théoriques, on aurait aimé une approche plus serrée de cette *narration* que l'étude situe à juste titre au cœur des problèmes ressentis pendant la lecture de *Flandres* (p. 20). Dans ce roman, il y a en fait narration et narration, il y a un narrateur anonyme racontant *que* Georges évoque ses souvenirs (souvenirs de guerre entre autres) et il y a Georges racontant ses souvenirs à d'autres personnages, notamment pour comprendre le comportement suicidaire du capitaine de Reixach (que cette étude a généreusement promu colonel). Tant qu'on n'a pas déterminé à quel type de narration on a affaire, il ne sert à rien d'interpréter les alternances entre Georges-IL et Georges-JE.

Le chapitre consacré au *thème du temps* commence (p. 22-23) par la présentation d'un certain nombre de concepts temporels dont l'utilité n'est pas très évidente pour la suite. En effet, le sous-chapitre intitulé *Le temps dans l'homme* a très peu recours aux concepts présentés, mais donne en revanche de nouveaux exemples de la structuration temporelle (p. 30), traitée au chapitre précédent.

Dans l'étude de la *durée* et du *rythme* (p. 41-45), Lindahl utilise les concepts de *pause*, de *scène* et de récit *itératif* (élaborés par Genette), mais ces concepts ont été assez mal assimilés : il est tout simplement incorrect de parler de *pause* au sens narratif pour désigner les passages racontant les réflexions successives d'un personnage (p. 42). De même, la notion de *pause itérative* (ibid.) aurait nécessité quelques explications; quoi qu'il en soit, le récit de la mort du capitaine de Reixach n'est pas *itératif* (p. 44), mais – oh combien! – *répétitif*. Pour cette partie de l'étude, la question pertinente aurait été de savoir dans quelle mesure la notion de *durée narrative* (au sens de Genette) s'applique à un récit dont l'objet est une conscience humaine qui, en principe, «tourne» sans cesse. Il me semble de toute façon impossible d'appliquer ce concept sans une distinction rigoureuse des niveaux narratifs, à peine évoqués.

L'analyse textuelle proprement dite concerne les détails plutôt que l'ensemble, dans ce sens que les *citations commentées* constituent la majeure partie de l'ouvrage. Procédé en soi parfaitement opérationnel, à condition de subordonner rigoureusement le choix des citations à la démarche de la démonstration. Malheureusement, cette étude procède à une très longue énumération de «passages caractéristiques», d'une pertinence très variable par rapport à ce qu'il s'agit de démontrer. Un seul exemple: pour montrer le principe des associations et des assonances, par lesquelles le texte *produit*

du sens plutôt que d'exprimer un sens préalable (p. 35), Lindahl cite plusieurs passages marqués par la répétition d'un même mot, – et elle les commente ainsi: «En répétant [ces mots] l'écrivain indique que les événements de la vie de guerrier semblent indépendants de l'époque pendant laquelle ils ont eu lieu» (p. 36) – ce qui revient à dire qu'il s'agit bien de la manière dont s'exprime un sens *préalable*. La question fondamentale, à mon avis, aurait été de savoir *en quoi* la production de sens incarnée par l'écriture simonienne se distingue de celle qu'accomplit n'importe quel récit fictionnel.

Dans les grandes lignes, répétons-le, cette étude rend bien compte de certains aspects fondamentaux de l'œuvre de Simon, clairement résumés dans la dernière partie de la conclusion. C'est au niveau des détails que le livre de Margot Lindahl laisse à désirer, ces détails exigeant en fait des analyses extrêmement serrées et, par là, volumineuses.

Nils Soelberg  
Université de Copenhague

**Influences. Relations culturelles entre la France et la Suède. Actes publiés par Gunnar von Proschwitz. Göteborg et Paris, 1988. 320 p. Illustrations.**

**Vincent Fournier: *L'Utopie ambiguë. La Suède et la Norvège chez les voyageurs et essayistes français (1882 – 1914)*. Clermont-Ferrand, 1989. 320 p.**

Les articles publiés ici sont les actes d'un colloque «bilatéral» sur les relations culturelles entre la France et la Suède (septembre 1987). Le premier exemple remonte au monde des troubadours et des Minnesänger. C'est la *carole* française qui va rejoindre la *folkvisa* scandinave, non sans passer par des relais anglais ou germaniques (Régis Boyer). Cet espace européen qui entoure les échanges franco-suédois sera sensible dans la plupart des études qu'on va lire, jusqu'à devenir, au XVIII<sup>e</sup> siècle, un «espace du dedans» entièrement dominé par la France. L'un des auteurs n'hésite pas à parler de la «francisation» (p. 117) de la Suède à l'époque où le français devient «la langue de la cour, de l'aristocratie, de la diplomatie, de la culture et de la courtoisie» (p. 157). Il ne faut donc pas être surpris que le colloque ait surtout réuni des contributions sur le siècle des lumières. Il y a toutefois des prolégomènes parmi lesquels l'étude sur Berain m'a paru particulièrement bien venue. Ce dessinateur de Louis XIV savait passer avec brio, sinon indifféremment, des modèles de pompes funèbres pour la Reine de France ou la Grande Mademoiselle aux dessins de proue et de poupe pour les vaisseaux du Roi. Par l'intermédiaire de son architecte Nicodème Tessin, Charles XI lui fit passer, à partir de 1693, plusieurs commandes prestigieuses, destinées à exercer une longue influence en milieu suédois (Jérôme de la Gorce). On est heureux aussi de trouver un article sur l'œuvre gravée de Lajoüe qui a grandement contribué, en Suède et ailleurs, à diffuser les modèles décoratifs du style rococo – architecture, paysages, perspectives – si présents dans l'image que nous nous faisons de la vie culturelle sous Louis XVI et Gustave III (Marianne Roland Michel).

On se rend compte que la Suède a été extrêmement heureuse dans le choix de ses représentants à Paris, à commencer par le comte de Creutz. Voltaire écrivait à Madame Geoffrin que le Sénat de Suède avait commis une étourderie en le nommant en Espagne, alors qu'il aurait fait du bien en France ... (lettre du 21 mai 1764, citée p.